

PRIX DE L'ABONNEMENT
Edition Quotidienne
POUR LES ÉTATS-UNIS... \$12.00 \$6.00 \$3.00 \$1.00
POUR L'ÉTRANGER... \$15.00 \$7.50 \$3.75 \$1.25

Le Numéro



Cinq Sous

PRIX DE L'ABONNEMENT
Edition Hebdomadaire
POUR LES ÉTATS-UNIS... \$7.00 \$1.50 \$1.00 \$0.75
POUR L'ÉTRANGER... \$1.00 \$0.25 \$0.15 \$0.05

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

POLITIQUE, LITTÉRATURE.

PRO ARIS ET FOCIS

SCIENCES, ARTS.

1er Septembre 1827

NOUVELLE-ORLÉANS, MERCREDI MATIN, 25 JANVIER 1911

84ème Année.

Les Mémoires de Roustam.

Mamelouk de Napoléon.

Paris, 10 janvier 1911 :

Il parut à ma connaissance, durant le dernier siècle, cinq recueils pour le moins portant le titre de "Revue Rétrospective". La première, celle de Taschereau, parut en ses trois séries et ses vingt volumes, de 1833 à 1838, d'admirables documents, révélateurs surtout des mœurs passées, touchant plus à la chronique qu'à l'histoire, ouvrant par là les voies à cette forme nouvelle qui ne sera plus l'histoire académique, et s'efforcera d'atteindre à la fois plus de vérité et plus de réalité. La seconde, qui eut aussi Taschereau pour éditeur, portait pour sous-titre: "Archives secrètes du dernier gouvernement". Elle parut en 1843 et renferma presque uniquement des papiers volés aux Tuileries. Elle fut quelque chose d'analogue à la publication des "Papiers de la Famille Impériale" qu'organisa, en 1870, le gouvernement de la Défense nationale. Seulement, entre Taschereau et les publicateurs des papiers des Tuileries, il y avait cette différence que ceux-ci cherchaient des armes contre l'Empire et s'efforçaient à découvrir des lettres intimes qui le déshonoraient, tandis que celui-là mettait au jour aussi bien ce qui était pour que ce qui était contre le régime de Juillet. Et ainsi advint il qu'un certain numéro de ladite "Revue Rétrospective" éclata comme une bombe sous le fauteuil du président du club de la Révolution, le citoyen Blanqui, et que de là sortirent des luttes particulières entre les apôtres de la Révolution sociale, dont plusieurs, et non des moindres, se trouvaient convaincus d'avoir touché de l'argent pour leurs excellents rapports avec M. le préfet de police.

La troisième "Revue Rétrospective" fut une personne modeste et qui n'a point d'histoire. Eut-elle d'ailleurs plus d'un numéro, j'en doute. Elle parut au moins une fois sur un papier qui avait l'air de venir de Hollande, sous une couverture à escargots tout à fait sympathique. Elle avait pour rédacteur, en chef et peut-être unique, un brave garçon appelé Abel d'Avrecourt, qui ne manquait point d'esprit, faisait des vers à la Millaud ou à la Jollivet, et collaborait, je crois, au "Figaro". Voici bien des années que le n'oublie parler de lui et, en ces temps lointains, il était terriblement gouteux: qu'est-il devenu?

La quatrième "Revue Rétrospective", tout au contraire de la troisième, eut une longue existence et qui ne fut point tourmentée: lorsqu'elle eut terminé son vingtième volume, elle cessa sa publication, mais pour reparaitre, après quelques mois, sous couverture assumon, comme "Nouvelle Revue Rétrospective", et fournir encore vingt volumes. Sauf un temps très court où M. Paul Cottin, qui l'avait imaginée et créée, s'adjoignit comme co-rédacteur, M. Georges Bertin, elle vécut sous la direction unique de son fondateur, lequel avait l'art de se faire ouvrir les armoires des mieux clostres et déterrait des documents précieux dans des demeures bourgeoises où nul ne se fût imaginé qu'on pût en rencontrer.

M. Paul Cottin, qui avait débüté dans les bibliothèques par un stage à la Nationale et qui depuis plus de vingt-cinq ans remplit, avec un zèle auquel rendent grâce tous les habitués, les fonctions de bibliothécaire à la bibliothèque de l'Assemblée, a publié de son chef un livre excellent par la documentation, l'esprit et la rédaction: "Toulon et les Anglais en 1793", et l'on aurait quelque peine à énumérer les curieux ouvrages qu'il a édités, allant des "Mémoires du duc de Croÿ" (quatre volumes in 80, en collaboration avec M. le vicomte de Grouchy), aux "Mémoires du sergent Bourgogne", et des "Inscriptions" de Restif de La Bretonne, à l'ouvrage documentaire le plus neuf et le plus curieux qu'on ait de longtemps consacré à "Mirabeau": mais, durant vingt années, son ressort de travail, son

outil de sondage, sa baguette de coudrier, avait été sa "Revue Rétrospective". C'était par elle qu'il attirait les pièces historiques, les mémoires, les souvenirs; parfois les insérant in extenso, parfois n'en prenant que des extraits et réservant l'ensemble à une publication spéciale. Combien de trésors y sont encore enfouis! Combien nombre d'écrivains, même fort bien armés d'ordinaire, n'ont point consenti; pour ne citer que les "Mémoires d'Auger", les "Lettres de Villeneuve", les "Souvenirs de Delescluze."

M. Paul Cottin n'était pas pour rien l'élève, l'ami, l'exécuteur testamentaire de l'excellent et curieux Loredan Larchey, l'aimable éditeur de la "Revue Anecdote" et de la "Petite Revue", le découvreur de Coignet et de Fricasse, le compilateur du "Dictionnaire de l'Argot", le bibliophile sagace qui, en des petits, tout petits volumes, s'amusa à imprimer, à quelques exemplaires, de petits papiers manuscrits qui l'avaient fait rire et qu'il prétendait communiquer à des amis lecteurs. M. Larchey était d'abord un collecteur d'histoires, de bons mots et de réparties. Il en faisait ce qu'on eût appelé jadis des sottises; mais ces sottises il s'attachait de façon à y consacrer sa vie: il est assez douteux qu'il y eût introduit le plus révélateur des documents, si ce document n'avait point conservé ce qu'il appelait l'histoire des mœurs et son tact pour discerner les situations qu'avait apportées sur les faits le besoin qu'éprouve un homme de se raconter n'était point insupportable; je ne dirai même pas qu'il n'eût point préféré l'allusion, si elle avait paru pittoresque.

Cela — n'est-ce pas? — est le grand danger en la matière que M. Paul Cottin allait explorer. Il se renfermait dans les deux derniers siècles et même ne prenait qu'à moitié le dix-huitième qu'en la seconde moitié. A tout ce qui était lettres, journaux, pièces de procès, enquêtes des commissaires, nulle crainte de se tromper, ni d'être trompé. Cela était ce que c'était. A une date fixée, tel ou tel avait exprimé tel sentiment, subi telle algarade, éprouvé telle contrainte, obtenu tel arrêt. Mais, pour les mémoires et les souvenirs, comment distinguer les lacunes ou les erreurs qui proviennent d'une mauvaise mémoire, d'une volontaire ou involontaire déformation des faits.

Il m'est apparu — et à quiconque a lu beaucoup de mémoires, il apparaît — que, sauf un nombre de cas infiniment rares, le mémorialiste écrit sous l'influence d'un délire: délire des grandeurs, délire de la gloire, délire génésique; le plus souvent délire des grandeurs; auquel se mêle et se subordonne le délire des persécutions, et que supprime à des passages le délire génésique. Le plus beau cas, dans les livres récemment publiés, est celui du général Thiébaud, qui réunit et fait fleurir les trois délires sous un même bonnet; mais Marbot en est aussi un joyeux exemple et les récentes investigations sur sa véracité qu'a publiées M. Chuquet dans les "Feuilles d'histoire"; les contradictions où il est tombé avec quiconque, ayant servi avec lui, a témoigné des événements; les démentis qu'il a subis, en particulier sur le rôle des Suisses à la Grande Armée; l'ignorance volontaire ou cet homme qui parle si volontiers de lui-même, laisse le lecteur de l'épilogue le plus intéressant de sa vie — sa proscription en 1815 — tout à la fois le montre construisant un Marbot qu'il fera passer tel quel à la postérité. Mais s'il y a chez lui une part de travail conscient, on ne saurait douter qu'il n'y ait une large mesure d'impulsivité; et que, dans ses récits, les deux délires essentiels ne forment des facteurs qu'il est impossible de négliger.

Dans les mémoires qu'a publiés M. Paul Cottin, la plupart ressortissent à cette loi, car, très rarement, sont-ils assez objectifs pour ne la point subir: dès qu'un

homme parle de lui-même et se raconte, c'est pour s'exalter (mégalo manie) ou pour expliquer les causes qui l'ont empêché d'arriver aux postes dont il était digne ou pour revendiquer telle ou telle action, telle ou telle invention dont il fut frustré (persécution). Même les hommes qu'on estime le plus raisonnables, le moins susceptibles d'emballlement incontrôlé, lorsqu'il s'agit de leurs propres mérites, de leur défense ou de leur apologie, sortent des rails et ne se possèdent plus. Il ne conviendrait donc d'ajouter foi aux mémoires qu'en tant que témoignages désintéressés, ou la personnalité du narrateur paraît le moins possible et où il n'a à chercher aucun avantage devant la postérité. Mais qui donc ne s'efforce de se guinder, à se rendre intéressant et pourquoi, sans ce mobile, écrit-on? Même lorsqu'on est soi-disant à écrire pour soi seul et pour ses enfants, ne cherche-t-on pas à prendre une attitude et à se donner une contenance? Il faut donc, à mon goût, demander aux mémorialistes plutôt l'atmosphère où les événements se produisent que leur précision; des traits de caractère qu'ils ont jetés çà et là sans prétention et par ce que leur imagination en avait été frappée; des mœurs, des formes de costume, des indications d'habitudes. Même se fait-il méfier des questions, des réponses, des paroles, à moins qu'elles ne jaillissent des circonstances, qu'elles ne soient rapportées, semblablement ou à peu près, par quelque autre témoin, à moins qu'on n'en trouve l'écho en des lettres ou en des journaux. Sous ces réserves, il y a vraisemblance qu'on puisse avoir chance de ne pas être entièrement trompé; mais il y aura toujours trop de développements et trop de saucage autour d'un poisson qui peut être médiocre.

A l'époque de la Restauration, il s'était constitué pour exploiter l'Épopée, un certain nombre d'usines qui n'étaient point sans communication les unes avec les autres, et où l'on fabriquait des mémoires. De ces usines, les unes, comme l'usine La Mothe-Langon, travaillaient de génie ou de sottise. Elle n'avait besoin, pour imaginer les mémoires de "Napoléon", de "Louis XVIII", d'"Une Femme de qualité", de la "Comtesse d'Adhémar", de la "Duchesse de Berry", de la "Comtesse de Barry", de "Sophie Arnould", de "Mlle Duthé", de la "Vicomtesse de Fars-Ausse-Landry", et combien, combien d'autres! que des potins courants ou courus depuis vingt ans, des journaux parus à Londres ou à Hambourg et d'un certain jeu d'anecdotes qu'on retrouvait identiques dans la plupart des livres de cette marque. Ainsi, lorsqu'on voit arriver les historiens sur l'évasion du Dauphin, les plaintes sur ce jeune infortuné auquel Napoléon et Louis XVIII s'obstinaient également à ne pas restituer le trône de ses pères, on peut être assuré, quels que soient l'auteur et le pseudonyme de l'auteur et le lieu d'impression, qu'on touche au La Mothe-Langon. Courchamp ne débite qu'une sorte de gâteaux où il faut tâcher de ne pas se laisser prendre, mais qui au moins ont quelque agrément. Puis viennent ceux qui s'adonnent particulièrement au Consulat et à l'Empire, les fabricants des "Mémoires de Constant", de "Bourrienne", de la "Contemporaine", de "Blangini", de "Mlle Avrillon", de "Talleyrand", etc. On cite parmi eux MM. J.-B. de Roquefort, Méliot frères, Luchet, les deux Nissard, Villemarest, Lebourg, Malhoure, Amédée Pichot, Ch. Nodier, mais le meilleur en œuvres principales est Villemarest, et il est chef d'équipe. Dans son équipe, il a des écrivains très distingués qui ont vu beaucoup de choses, qui ont travaillé sur des pièces qui leur avaient été remises, sur des récits authentiques auxquels ils ont ajouté une sauce trop abondante parfois, trop claire, et qui fait douter de la véracité des récits, alors que, au cas qu'on pût se procurer le canevas sur lequel le teinturier a brodé, elle serait entière et décisive. Retrouverait-on jamais le texte original rédigé par Constant et par Mlle Avrillon? J'en doute et cela me peine. Mais tout le moins, M. Paul Cottin a retrouvé, il a imprimé dans sa "Revue rétrospective" il va publier en volume le manuscrit de Roustam; les papiers couverts

d'une écriture difficilement déchiffrable, aussi bien à cause de l'irrégularité des caractères que des folies de l'orthographe, les papiers sur qui, à la sollicitation, sans doute, d'un des usiniers dont j'ai parlé, Roustam écrivait les faits qui l'avaient frappés. On ne lui demandait point de déployer du style ni de la littérature, en quoi l'on avait raison, mais on lui demandait de dire platement ce qu'il avait vu, ce qu'il avait entendu, ce qu'il avait retenu, étant au service de Napoléon.

Ce mamelouk, brute ignare, qui avait plus qu'homme au monde de physiquement approché l'Empereur depuis 1793 jusqu'en 1814, cet être le moins capable de reconnaissance et de dévouement, ce laquais, en qui la bassesse du métier s'agrémentait d'une pointe de cruauté orientale, avait vu, presque autant qu'il avait compris. Il trace, des choses qu'il a regardées, un tableau qui, pour sommaire qu'il est, n'en retient pas moins les traits essentiels et même lorsque, par son apologie, — ce qu'il ne fait qu'une fois, lors de sa trahison à Fontainebleau en 1814, — il est amené à mentir, il fournit des détails qui ont un intérêt. Certes, il cèle son voyage à Rambouillet en sortant de Fontainebleau, et l'interrogatoire qui lui fit subir, ainsi qu'au valet de chambre Constant, Mme de Brignole, pour écarter Marie-Louise de son époux en obtenant des récits sur de prétendues infidélités de l'Empereur; certes, il se trompe sur les dates lorsqu'il place l'interrogatoire qu'il subit de la part d'envoyés du comte d'Artois au sujet des diamants de la couronne remis par M. de La Bouillière à Napoléon; mais cela éclaire la mission du prétendu colonel marquis de Lagrange et cet épisode de la Révolution d'avril 1814. A mesure que j'ai davantage approfondi les détails, j'ai constaté que Roustam ne s'écarterait guère de la vérité et j'ai apprécié mieux ses mémoires, dont je suis heureux de saluer la publication en volume.

Quant à l'homme, voici quelques lignes de ce que j'écrivais de lui en 1894, dans mon livre: "Napoléon chez lui", et j'ai peu de chose à y ajouter.

"Roustam le Mamelouk est célèbre. L'Empereur l'avait reçu en Egypte du scheik El-Becri, l'avait ramené en France, lui avait fait apprendre à Versailles, chez Boutin, à charger les armes et le menait partout... A toutes les parades, dans tous les cortèges, on le voyait, vêtu d'étonnantes costumes, couvert de broderies, coiffé de toques en velours bleu ou cramoisi, brodé d'or, et surmontées d'une aigrette, galopant sur un cheval au harnachement oriental et faisant sonner son sabre. Pour le Sacre, ses deux costumes, qu'Isaïe avait dessinés, avaient coûté 9,000 francs. Roustam était payé, comme mamelouk, 2,000 francs; avait de plus 2,400 francs comme aide porte archange et les gratifications doublaient au moins ses gages. Après chaque campagne, 3,000 francs; au jour de l'An, 3,000, 4,000, 6,000 francs; en l'an XIII, 500 livres de rente; à Fontainebleau, en 1814, outre un bureau de loterie, 50,000 francs d'argent. Lorsqu'il se maria en 1806, à la fille de Douville, valet de chambre de l'Impératrice, ce fut Napoléon qui paya son dîner de noces: 1,341 francs." Tout cela, et tout l'or des poches jetées, tout l'or des gains au jeu jeté à son appétit, n'empêcha point en 1814 le mamelouk de suivre dans la désertion son camarade Constant... J'ai raconté comment, en 1815, il avait demandé à rentrer dans la chambre de l'Empereur et comment l'Empereur avait répondu à Marchand qui lui présentait la supplicie: "C'est un lâche; jette-la au feu et ne m'en parle jamais."

Il était surtout inconscient: de sa domesticité, il avait tiré tout l'argent qu'il avait pu; il en traitait encore en allant s'exhiber en Angleterre sous sa défroque de mamelouk; il en eût tiré en vendant ses souvenirs, mais la spéculation ne réussit point et c'est par bonheur; car les usiniers n'ont point passé par là et le récit de Roustam a conservé ainsi toute sa valeur, son intérêt et sa curiosité.

FREDERIC MASSON,
de l'Académie française.

LES MEILLEURS PIANOS
Vendus sur Paiements Faciles au Mois ou à la Semaine.
Votre vieux piano pris en échange.
GRUNEWALD
MUSIQUE ET INSTRUMENTS DE MUSIQUE.
735 RUE DU CANAL.



Le débat pour l'Exposition.

Washington, D. C., 24 janvier — L'intervention active du président Taft dans le débat qui s'est élevé entre San Francisco et la Nouvelle-Orléans au sujet de l'exposition du Canal de Panama, pourrait bien réduire à néant les légitimes aspirations de cette dernière ville. On pouvait présumer que M. Taft, en sa qualité de président des Etats-Unis, resterait neutre dans cette controverse. Tel n'est cependant pas le cas.

Les milliers de télégrammes adressés chaque jour à la Maison Blanche par les partisans de San Francisco semblent avoir atteint leur but en influençant le président. M. Taft ne cherchera probablement pas à exercer une pression directe sur le Congrès, cependant il ne cache pas que ses sympathies sont entièrement acquises à la Métropole du Pacifique et qu'il voudrait la voir triompher, et les désirs du président pourraient peser d'un certain poids sur la décision du Congrès.

D'autre part les grandes compagnies de chemins de fer, dont le réseau relie l'Atlantique au Pacifique, ont tout intérêt à voir le choix du Congrès se porter sur San Francisco, et elles ne ménagent ni les dépenses, ni les efforts pour atteindre ce but. La Compagnie du chemin de fer de Pennsylvanie, qui n'est cependant pas directement intéressée à la question, son réseau ne s'étendant que dans l'Est, a néanmoins recommandé aux membres de la délégation pennsylvanienne au Congrès de voter pour San Francisco.

Cette délégation est la plus nombreuse après celle de l'état de New York. Jusqu'ici les néo-orléansais avaient considéré le vote des pennsylvaniens comme douteux, mais s'il est définitivement acquis à San Francisco, il pourrait très bien faire pencher la balance du côté de cette dernière ville en lui assurant une majorité de voix au Congrès. Ainsi qu'il est facile de s'en rendre compte la situation n'est pas absolument réjouissante, considérée du point de vue néo-orléansais.

Cependant, en dépit des entraves qu'ils rencontrent à chaque tour de roue, les représentants louisianais et les délégués envoyés spécialement à Washington dans l'intérêt de la Nouvelle-Orléans, redoublent d'efforts et ne se laissent pas envahir par le découragement, espérant bien qu'en fin de compte la justice de leur cause sera reconnue par le Congrès et leur assurera la victoire.

La question approche de sa solution et il est probable que d'ici à la fin du mois on sera fixé. Le sous-comité des Arts Industriels chargé d'amender le projet de loi Estopinal a terminé sa tâche et a déposé son rapport aujourd'hui même à la Chambre.

Cette assemblée ouvrira le débat sur la question de l'Exposition dans les derniers jours de la présente semaine ou au plus tard lundi prochain, à moins que d'ici là il ne survienne du nouveau et que les Californiens par une de leurs manœuvres accoutumées ne réussissent à retarder la discussion.

Le projet de loi Estopinal, tel qu'il a été amendé par la Commission des Arts Industriels et déposé à la Chambre, prévoit une allocation de \$1,000,000 du gouvernement fédéral, dont \$400,000 pour la construction d'un pavillon des Etats-Unis et \$600,000 pour l'installation des objets qui y seront exposés. Le rapport de la Commission fait bien ressortir que cette allocation ne doit pas être considérée comme un subside et qu'en aucun cas le gouvernement fédéral ne sera tenu à couvrir un déficit éventuel.

New York, 24 janvier — Les Californiens habitant New York, ont envoyé ce soir une très forte délégation à Washington, avec mission de prendre une part active à la campagne pour l'exposition du Canal de Panama. Une somme assez élevée a été souscrite dans ce but. Des Californiens de Baltimore et d'autres villes de l'Est se joindront à la délégation.

Pour aider la Californie

New York, 24 janvier — La société de Californie de New York envoie une délégation à Washington ce soir pour activer la campagne de San Francisco pour l'Exposition de Panama de 1915.

Des Californiens de Baltimore et d'autres se joindront à eux en route. Dix-huit cents dollars ont été souscrits ici pour la cause.

JETEZ LES YEUX SUR NOS VITRINES

123 pieds rue N. Remparts—150 pieds rue Iberville.



FRANCIS MAESTRI.

A l'Aurore de la Nouvelle Année

Nous prenons plaisir à remercier nos nombreux amis et clients de leur généreux patronage dans le passé, et nous désirons leur annoncer que nous avons pris grand soin d'obtenir pour la saison nouvelle l'assortiment le plus original et le plus artistique de MEUBLES MODERNES, qui, nous sommes certains, répondra à l'attente des plus difficiles.

Nous serons heureux de vous voir bientôt venir examiner notre

Magnifique Collection de Meubles de Choix.

PAUL MAESTRI.

FRANCIS AND PAUL MAESTRI FURNITURE CO.,
LE MAGASIN DE MEUBLES LE MEILLEUR MARCHÉ EN VILLE.
Au Coin des Rues Remparts et Iberville.
LE GRAND MAGASIN. Phone Main 243
PAS DE SUCCURSALES